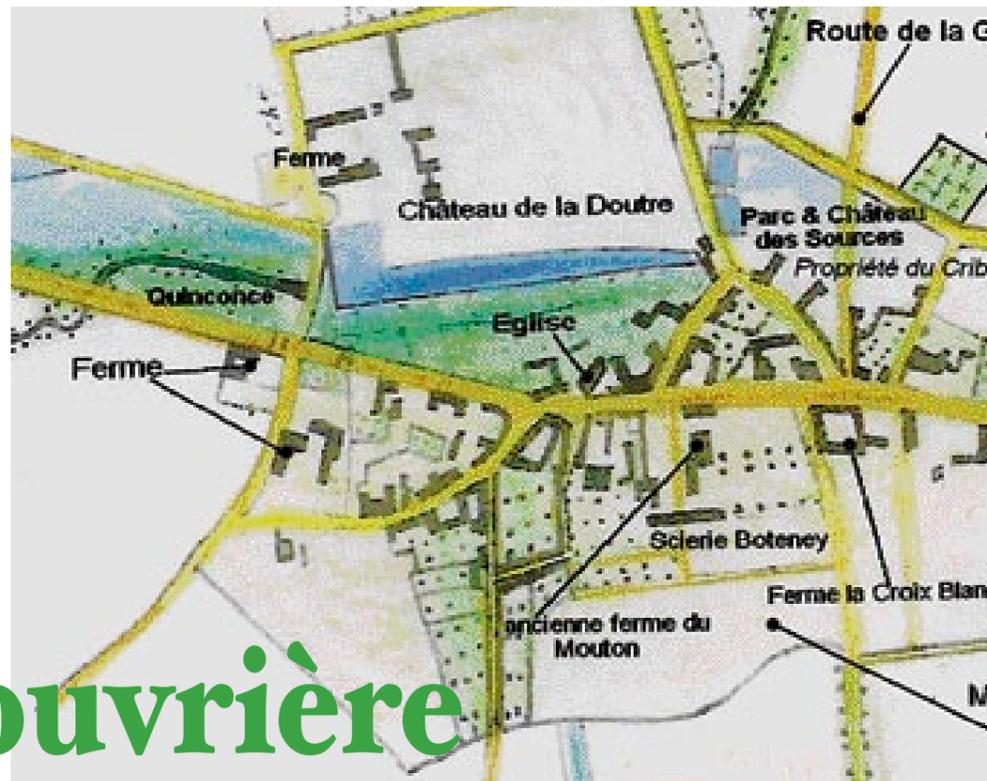


Jean-Claude Jaillard a ouvert pour *Ricochets* ses classeurs. Ils sont si riches que nous ne pouvons publier ici qu'une partie des notes. Pour compléter et retrouver les indispensables précisions et références, le lecteur pourra se reporter au site <http://parolesdozoir.free.fr>. Au fil des sujets d'actualité que nous aborderons, M. Jaillard nous proposera ses propres éclairages. Pour ce quatrième chapitre, il nous invite à découvrir la vie quotidienne à la fin du XIX^e siècle...

Ozouer à la fin du XIX^e siècle vie paysanne et ouvrière



En 1789 la paroisse d'Ozouer (on dit alors Ozouer-la-Ferrière) abrite 576 âmes. Cette population est très majoritairement formée d'ouvriers agricoles occupés aux travaux des champs et à ceux que nécessite l'exploitation de la forêt.

Un siècle plus tard, en 1886, la commune compte 724 habitants. Cet accroissement de la population, assez sensible, n'a pas été linéaire : il a débuté vers 1861. Avant cette date, la vie fut difficile pour nos ancêtres. Il y eut d'abord les troubles de la Révolution puis les guerres napoléoniennes entraînant la mort de jeunes gars en pleine force de l'âge. Surtout, de juin à août 1832, une épidémie de choléra emporta quarante-neuf hommes, femmes et enfants. Une saignée (près de 10% de la population) qui fragilisa le tissu social. Sept ans plus tard, le 8 juin 1839, un orage épouvantable s'abattit sur le village et ses alentours détruisant en partie les récoltes. Jardins et arbres fruitiers furent très endommagés. Fait gravissime quand on sait que la population tirait une partie de sa nourriture de la culture des jardins et, notamment, la culture fruitière (1) Les dégâts furent tels que

(1) À l'époque, les ouvriers agricoles disposent en général d'une petite surface à cultiver dont ils savent parfaitement tirer parti. Leurs jardins et vergers, dont ils ne vendent ni les légumes ni les fruits, leur procurent des compléments alimentaires permettant de couvrir une bonne part de leurs besoins. Les arbres fruitiers sont à leurs yeux de vrais trésors qu'il convient de traiter, tailler, aménager, améliorer et, quand cela s'impose, soigner avec prudence.

des fermiers, ruinés, abandonnèrent leurs fermes. Trois décennies plus tard, la guerre de 1870-71 entraîna le stationnement à Ozouer des troupes prussiennes qui vécurent sur le dos des habitants pendant la durée du long siège de Paris.

Après pareils cataclysmes comment la population a-t-elle pu croître ? En grande partie, grâce au morcellement de quelques propriétés, notamment celles désignées sous les noms de « Ferme du Mouton » et « Propriété du Crible ». La réalisation, à la fin du XVIII^e siècle, de la route Royale N° 8 menant de Paris à Provins (elle entraîna l'apparition de nouvelles constructions entre la rue du Repos et l'actuel stade des Trois Sapins). De même, en 1859, l'ouverture du Chemin de Grande Communication N° 35 (l'actuelle avenue du général Leclerc), détermina la vente par petits lots de la partie Est de la ferme de la Croix Blanche. Par suite de ces divisions de terrains, des rues furent percées, des maisons bâties qui attirèrent de nouveaux habitants dans la localité. En outre, en 1862, une ferme modèle (la Ferme Pereire) fut bâtie à deux kilomètres du village. Son personnel ajouta quelques noms nouveaux à la liste des autochtones.

cultures locales

En 1889, la propriété d'Ozouer-la-Ferrière est encore peu divisée car, comme dans toutes les communes de la Brie, le sol appartient à quelques riches propriétaires. Certains exploitent eux-mêmes leurs terres. D'autres, les plus nombreux, louent à des fermiers. Si le grand morcellement a des inconvénients,

la grande propriété en a d'autres. Celle-ci n'attache pas suffisamment l'ouvrier au sol, en ce sens qu'elle ne lui donne pas la possibilité de pouvoir acquérir pour posséder lui-même ou agrandir son patrimoine.

L'étendue des terres emblavées n'a pas beaucoup varié depuis un demi-siècle. Et si on constate, chaque année, une augmentation du nombre d'hectares ensemencés, c'est qu'on ne fait presque plus de jachères et qu'une partie des bois a été défrichée et mise en culture.

Les propriétaires qui exploitent eux-mêmes leur patrimoine, cultivent d'après les procédés nouveaux. Ils font de la culture intensive. Grâce aux expériences tentées chaque année, à l'emploi d'engrais chimiques, à l'assainissement des sols par drainage... les récoltes s'améliorent, les rendements augmentent. Les fermiers comprennent mieux la terre et savent lui faire rendre plus de fruits pour un moindre effort.

Autre conséquence de cette culture industrielle, la proportion des céréales diminue, les prairies artificielles s'étendent sur 166 ha et produisent 6.552 quintaux par an de foin. La betterave s'impose : 12.000 quintaux par an pour 40 ha cultivés. En revanche, la vigne a quasiment disparu. De même que les pommiers, victimes de trop fortes gelées. La plupart ont été arrachés sans être remplacés. Des poiriers qui ont moins souffert, il en reste pour produire, en année moyenne, 50 hectolitres de poiré.

bois et forêts

Les 857 hectares de bois s'étendant sur le territoire d'Ozouer-la-Ferrière ont une importance considérable pour la vie locale. Ces forêts qui font le bonheur des Ozouiriens résultent des déboisements effectués au Moyen-Âge, en particulier aux XII^e et XIII^e siècles. De cet immense labeur des hommes il reste peu de traces écrites. Mais le paysage qui nous entoure, les champs aux vastes horizons, la lisière des bois qui les bordent toujours, restent des témoins visibles d'une occupation des sols bien des fois séculaire.

Située à la limite du terroir cultivé, la forêt aux essences variées, au gibier abondant constitue un univers à part. Riche en ressources complémentaires, elle est indispensable aux habitants. Elle fournit le bois de chauffage et de menuiserie. Les bûcherons et les scieurs de long s'y activent, les sabotiers s'y approvisionnent et les « cuiseurs » de charbon y passent l'été à l'abri de huttes précaires.

Cette forêt aux essences diverses (chêne, charme, bouleau, tilleul...) borde toute la plaine qui entoure le village, et fournit chaque année, indépendamment du bois à brûler, des produits propres à l'industrie (charronnage et menuiserie). En 1889, ces différents produits rapportent 36.000 francs. Autant que le droit de chasse. Déduction faite de 12.000 francs pour impôts, c'est au bout du compte une somme



L'avenue de la gare, percée en 1857 dans la Propriété du Crible, était bordée de tilleuls. On voit ici l'omnibus à cheval qui desservait le trajet du village à la gare, distante de 2,5 kilomètres.

nette de 60 000 francs qui tombe dans les poches des propriétaires des bois, soit environ trois pour cent de la valeur des biens.

Aux plus pauvres, ceux qui ne possèdent rien et n'ont que leur force de travail pour vivre, la forêt fournit une manne annuelle sous forme de petites clochettes blanches. Le muguet y pullule et la cueillette dure plus d'un mois. Femmes et jeunes filles s'égaillent dans les bois et c'est à qui fera le plus grand nombre de bouquets. Des marchands viennent les acheter pour les expédier ensuite à Paris. Pour les familles, il y a là un trésor que chacun défend avec acharnement.

les animaux domestiques

En 1889, Eugène Millard (3) dénombre, à Ozouer, 97 chevaux, six bœufs, 93 vaches, 650 moutons et douze porcs. On le voit, les moutons sont de loin l'espèce animale la plus présente. C'est qu'ils sont les seuls à être élevés pour leur viande. La production annuelle est de deux cent cinquante agneaux livrés à la boucherie à l'âge de dix-huit mois. Ils ont alors fourni 875 kilogrammes de laine et leur poids total de viande est de 525 kilogrammes. Laine et viande représentent une valeur de 6.637 francs.

Les cochons sont également vendus, mais dans une bien moindre proportion. L'espèce porcine fournit chaque année environ 45 porcs livrés à l'âge de trois mois et pouvant valoir 1.800 francs.

Les autres animaux de la ferme peuvent à peu près dormir tranquille... Chevaux et bœufs sont utilisés uniquement pour le travail. Ils finiront, certes, à la boucherie, mais seulement quand ils ne seront plus en état d'accomplir leur tâche.



L'hôtel de l'Écu de France sur la place de l'Église existait déjà au XVII^e siècle. Il fermera au milieu du XX^e...

La photographie a été prise en 1905. Sur la gauche, l'actuelle boulangerie n'existait pas encore. Il y avait à la place un marchand de graines.



Les gadoues (ordures ménagères) de Paris arrivent par wagons en gare d'Ozouer. Transportées dans de gros tombereaux tirés par deux bœufs, elles servent d'engrais pour les champs du côté de Chevry. Le bouvier au premier plan est Marcel Joseph. Derrière, son père suit avec un autre attelage (1908).



Ozouer-la-Ferrière vers 1889.
Le village compte alors un peu plus de sept cents habitants dont une grosse majorité travaille la terre et exploite les ressources de la forêt proche.

En 1832, date à laquelle le cadastre a été établi, le territoire de la commune s'étend sur 1522 hectares. Soit :
Terres labourables : 415 hectares,
Prairies naturelles : 66 ha,
Prairies artificielles : 6 ha,
Bois : 857 ha,
Friches, mares, sablières : 164 ha,
Jardins et vergers : 14 ha.
Entre 1832 et 1889 des bois ont été défrichés et mis en culture, des parcelles en culture ont été reboisées, les terrains en friches ont disparu, de nouvelles prairies ont été créées (160 hectares).

(D'après la monographie d'Eugène Millard : 1889)

Les vaches d'Ozoir ne sont là que pour leur lait. Elles donnent naissance chaque année à une quarantaine de veaux tous vendus très jeunes à l'exception de trois ou quatre génisses.

La production de lait journalière est d'environ huit cents litres (305.500 litres par an). Le quart est consommé sur place et dix pour cent expédiés vers Paris en boîtes fermées et cachetées. Le reste est converti en beurre. La valeur des veaux, du lait et du beurre peut être estimée à 47.710 francs...

Dans les fermes, la basse-cour (poulets, canards, oies, etc.) est aussi une branche de produits importante. À Ozoir, environ 220.000 œufs sont pondus chaque année. Une partie de la volaille et des œufs est consommée sur place, une autre est expédiée à Paris et la dernière partie vendue sur les marchés de Brie-Comte-Robert et de Tournan-en-Brie.

Enfin, et c'est étonnant, l'apiculture est peu développée. On ne compte guère que 35 ruches en activité, qui peuvent donner en année moyenne 210 kilogrammes de miel et 20 kilogrammes de cire, dont la valeur est de 500 francs.

JEAN-CLAUDE JAILLARD



Madame Layssac abreuvant sa clientèle en vins et liqueurs (1913). À cette époque, le nombre d'établissements servant des boissons alcoolisées à Ozoir est assez stupéfiant. Rien qu'entre la place de l'Église et l'avenue de la Gare, on compte cinq cafés et trois auberges.

Commerces et industrie au village

À la fin du XIX^e siècle, le commerce est peu développé à Ozoir. Bois de chauffage, en grume et équarris, charbon de bois, graineterie, peaux brutes, telles sont les branches de commerce extérieur qui servent à compléter les approvisionnements de la localité ou à écouler le surplus de la production. Les bois non utilisés sur place sont expédiés à Paris et en banlieue, la graineterie est écoulée dans les communes avoisinantes, les peaux brutes prennent le chemin de la capitale. Le commerce intérieur tourne autour de l'alimentaire (épicerie, fruiterie, marée, boissons...) avec la rouennerie, la quincaillerie. La plupart des marchandises viennent de Paris et sont passées par plusieurs intermédiaires



avant d'arriver sur place. On peut évaluer à environ 250 000 francs le chiffre des affaires commerciales.

L'industrie n'est pas non plus très vaillante. Seule la fabrication des margotins s'est développée. On en fabrique trois millions par an qui sont transportés à Paris au moyen de chevaux et de voitures. Cette activité occupe plus de soixante ouvriers pendant huit mois de l'année. La fabrication du charbon de bois vient immédiatement après. Pour l'une et l'autre de ces deux industries, les bourrées et les bois sont achetés à Ozouer-la-Ferrière et dans les environs. En dehors de la fabrication des margotins et de celle du charbon de bois, et les petits métiers de la forêt, il n'y a que de petits industriels : une scierie-menuiserie (Boteney), des serruriers, charpentiers, sabotiers, boulangers, bouchers, charcutiers, tailleurs, couvreurs, chaudronniers, pâtisseries qui façonnent leurs produits pour la localité et deux ou trois autres communes proches...

Cette scierie mécanique, construite sur une partie de l'ancienne ferme du Mouton par la famille Boteney dispose d'un atelier de menuiserie. Elle date du second Empire. Longeant l'école paroissiale, un chemin d'une centaine de mètres y conduit tandis qu'à l'arrière un autre chemin débouche sur la rue de Palaisot. Plus tard, la maison Lamoureux (menuiserie et fabrique de galoches) prendra le relais... avant de devenir un lieu de pèlerinage en 1929.

actualité

Jardins familiaux : de l'âge d'or à la crise



Émerainville, Melun... au fil de balades l'œil est accroché par ces espaces ordonnés, semés de petites cabanes où des hommes et des femmes s'affairent. Ils viennent là «cultiver leur jardin». Les jardins familiaux sont des lotissements de parcelles gérés par une association, mis à disposition de jardiniers afin qu'ils en jouissent pour leurs loisirs et les cultivent pour les besoins de leur famille, à l'exclusion de tout usage commercial. Rien de tel n'existe à Ozouer-la-Ferrière. Pourquoi ?

Le pré-diagnostic établi pour notre futur Agenda 21 donne quelques chiffres que nous pourrions comparer à ceux retrouvés par notre historien local.

Ozouer ou Ozouer-la-Ferrière, 1889 ou 2009, la surface de la commune n'a guère évolué. Trente-six hectares ont été gagnés en cent-vingt années...

En espaces boisés et agricole 920 ha, et 120 ha d'espaces verts. Les bois (850 ha) ont été préservés mais les espaces agricoles ont laissé la place à l'urbanisation. Restent quelque 100 ha au sud de la RN4, sévèrement menacés par les appétits de nos édiles.

En jardins, le pré-diagnostic recense 24 ha. C'est plus qu'en 1889 (14 ha), mais rapporté au nombre d'habitants, c'est 1,2 m² /hab en 2009 contre 19,3 m²/hab en 1889.

Ces surfaces cultivables ne sont d'ailleurs pas

toutes jardinées. Les parcelles privatives des quartiers Kaufmann, Armainvilliers, Brèche aux Loups sont soumises à la réglementation de copropriétés résidentielles où la culture de légumes est interdite. Environ 1500 familles privées de potager...

Les espaces entourant les quelques immeubles de la ville : Orée du Bois, Anne Frank, résidence de la Forêt, quartiers de la gare et de la Source... n'admettent pas davantage de cultures maraîchères. De nouveau près de 1500 familles sans jardin...

En première estimation nous arrivons vite à près de la moitié des familles ozouiriennes privées de jardin ou limitées aux plantations ornementales. La crise, l'urgence bio... pourraient remettre au goût du jour une ambition potagère.

Aujourd'hui, le jardin familial permet certes d'équilibrer un budget familial par la récolte potagère, mais répond aussi à un désir de cultiver des produits sains, de se rapprocher de la nature ; le jardin familial est vécu comme un espace de plaisir, de liberté. (1)

« Si nous plantions des arbres fruitiers, » se demandait déjà Loïc Griveau au lendemain de la grande tempête de 1999 (Ozoir Express n°15). L'ambition de planter des fruitiers au moment de la création du Parc Oudry avait été portée par Isabelle Monin Soulié, alors adjointe au maire... Des jardins fertiles, des arbres aux fruits «beaux et bons à manger»... voilà un des axes à cultiver pour une ville-village durable. D'autant que le Conseil général de Seine-et-Marne (Le Parisien, 25 avril 2009) propose «d'accorder une subvention à toutes les villes qui se lanceront dans la création de ces espaces communs de culture».

Qu'attendons-nous ?

(1) Voir : <http://pagesperso-orange.fr/jardins-familiaux/>

INFINITY OPTICAL

48-50 Av. du Général De Gaulle
77330 OZOIR LA FERRIERE



tel : 01 64 05 24 74 www.infinity-optical.com

20% sur les lentilles, montures optiques et solaires. 2^e paire gratuite